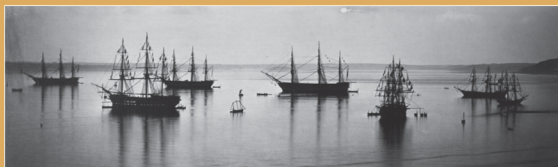


Maïssa Bey



Pierre Sang Papier ou Cendre

POCHE

■ *l'aube*

PIERRE SANG PAPIER OU CENDRE

La collection *l'Aube poche*
est dirigée par Marion Hennebert

*Ce texte a été écrit pour la Compagnie L'Œil du Tigre (Reims).
Il a été créé sous le titre de Madame Lafrance, au théâtre
Nouveau Relax de Chaumont, en février 2008. Adaptation
et mise en scène: Jean-Marie Lejude. Interprétation: Fatima
Aïbout et Lahcen Razzougui. Accordéon: Éric Proud.
Scénographie: Thierry Vareille.*

© Éditions de l'Aube, 2011
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0249-6

Maïssa Bey

Pierre Sang Papier ou Cendre

éditions de l'aube

*À ma sœur, Anissa,
qui saura pourquoi.*

Les lecteurs avertis reconnaîtront çà et là des fragments empruntés à des auteurs dont certains ont fait la gloire de la littérature française. Je tiens à préciser qu'il s'agit là tout simplement d'un hommage, et non d'une appropriation, d'une dépossession, ni même d'une spoliation.

*« Quoi ! Des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
[...]*

*Grand Dieu !... Par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient ! »*

La Marseillaise. Troisième couplet.

*« De vos bienfaits je n'aurai nulle envie,
tant que je trouverai, vivant ma libre vie,
aux fontaines de l'eau,
dans mes champs le grand air. »*

Victor Hugo, Ruy Blas.

I

L'enfant est debout sur un promontoire recouvert de lentisques et de lauriers roses transpercés d'épineux.

Il regarde la mer.

Seules quelques crêtes blanches troublent la surface de l'eau encore noyée de nuit.

Les brumes du matin peinent à se dissiper.

Sur le ciel encore livide, d'étranges silhouettes sombres se profilent au loin – à fleur d'eau, à fleur de jour.

Étranges silhouettes que ces bateaux immobiles aux flancs doucement battus par les flots !

On dirait une muraille, une enceinte fortifiée, hérissée d'innombrables piques. Ou peut-être une improbable forêt de pins surgie des profondeurs marines.

Mais ne serait-ce pas tout simplement une vision née de ses rêves ?

L'enfant est debout face à la mer.

Trois chèvres, sans doute égarées, dévalent les rochers juste derrière lui et s'égaillent sur le rivage avant de disparaître dans les broussailles.

L'enfant ne les voit pas.

Venue de la plus haute tour et portée par la brise, la voix du muezzin déroule ses intermit-
tences avant de se perdre au-dessus des collines.

L'enfant, fasciné par ce qu'il contemple dans le lointain, ne l'entend pas.

De grands pans de jour affleurent au-dessus des collines et dissipent les lambeaux de rêve qui s'accrochaient dans sa mémoire.

Prémices de l'embrasement, des rayons déjà éblouissants émergent du ventre de la mer.

L'enfant, la main en visière au-dessus des yeux, scrute l'horizon.

Ce sont des dizaines, des centaines de bateaux, mâts et cordages dressés contre le ciel, pavillons hissés haut. Là, tout près, à portée de canon. Une sourde menace semble planer sur les lieux.

C'est là.

Sombre et pesant.

À la fois précis et encore indéfinissable.

La clarté se fait maintenant plus vive, et se répand telle une coulée de lave sur les eaux soudain parcourues de reflets sanglants.

Debout face à la mer, l'enfant attend que se dissipe le mirage.

Des bateaux sont là, tout proches, et toujours immobiles.

Derrière lui, à flanc de colline, la ville blanche.

La ville blanche s'est enfin réveillée. De légers nuages roses s'attardent au-dessus des toits et dessinent des volutes paresseuses qui tournoient lentement avant de se fondre dans le bleu du ciel.

Au cœur de la vieille citadelle, les portes s'ouvrent une à une.

Peu à peu, les rues s'installent dans la quiétude d'un jour comme les autres.

Peu à peu, les bruits et les odeurs se mêlent pour tisser la trame d'un jour comme les autres.

De loin en loin, retentissent les cris des porteurs d'eau auxquels répondent, comme en écho, les braiments des ânes.

En ce matin du vingt-deux Dhou el-Hidja de l'année mille deux cent quarante-cinq,

correspondant au quatorze juin de l'an mil huit cent trente du calendrier grégorien, les canons ne sont pas encore armés.

L'enfant dévale le promontoire. Il se met à courir. Il pourrait, à grands cris, bousculer la quiétude de ce matin. Il pourrait donner l'alerte. Mais à qui? Il n'y a ni hommes ni armes sur la tour de garde qui domine la côte.

Mais surtout, qui aurait pu accorder foi aux paroles d'un enfant? Comment, en ce jour tranquille, aurait-on pu imaginer ce qui se préparait en ce même instant, l'imminence de ce qui allait déferler sur la plage et changer le cours de tant de vies, et durant tant d'années? Comment lui, l'enfant, aurait-il pu décrire aux autres, à tous les autres, cette vision, une vision tellement inouïe que lui-même doutait de ce qu'il venait de voir?

Hors d'haleine, il arrive devant le mausolée du saint patron de ces lieux, Sidi Fredj.

Le saint homme avait-il prévu de voir son nom inscrit à tout jamais sur les tablettes de l'histoire des conquêtes par ceux-là mêmes qui attendent l'instant propice pour prendre leurs quartiers sur ses terres?

Plus tard, dans la langue des conquérants, dans leurs livres d'histoire – premier détournement ou première appropriation – Sidi Fredj va devenir Sidi Ferruch.

Aux portes de la petite bâtisse chaulée de blanc, quelques pauvres hères, pour la plupart des vieillards enveloppés dans un burnous couleur de terre, sont couchés à même le sol. Ils dorment.

Dans peu de temps, ils vont ouvrir les yeux.

Comme d'habitude, ils salueront le jour.

Puis, accroupis au soleil, la main tendue comme d'habitude, ils solliciteront les visiteuses, des femmes venues parfois de très loin, qui pénétreront dans le lieu saint pour y accomplir des rituels séculaires.

Les femmes déposeront leurs offrandes au pied du tombeau incrusté de bois précieux et recouvert d'étoffes de soie.

Puis elles se prosterneront, diront quelques prières, baiseron le catafalque et, dans des murmures incantatoires, solliciteront aide et protection auprès du saint révére pour sa science et ses pouvoirs prodigieux.

Il suffirait, dit-on, de l'implorer pour que naissent ou cessent les tempêtes.

Mais rien dans ce jour semblable à tous les autres, ni dans le ciel ni dans la brise légère qui trace à peine quelques rides sur les eaux, non rien ne laisse présager quelque colère divine.

L'enfant, prosterné lui aussi, implore le saint, implore Dieu pour qu'il efface de sa mémoire ces ombres dressées contre le ciel.

Au loin, toujours immobile, la flotte se laisse bercer par les lentes ondulations de la mer blanche, la mer du Milieu.